

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 20

Artikel: Extrait de La pinte où l'on va ou : Le poêle à Jean-Pierre : maître
cordonnier en fait de ressemelage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4.50;
six mois, Fr. 2.50. — Etranger, un an, Fr. 7.20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 16 mai 1914 : C'est le Lavaux que je préfère ! — Bienfaisance d'autrefois. — Péniblio (S. G.). — La promenade. — Extrait de « La pinte où l'on va ». — Pudeur patriotique. — L'esprit chinois. — Le meurtre (M.-E. T.). Les bons coins. — Préceptes mexicains. — Saints de malheur. — La femme et le procès.

C'EST LE LAVAUX QUE JE PRÉFÈRE !

L'IMPÉRATRICE Joséphine passa l'automne de l'année 1812 sur les bords du Léman, partageant son temps entre sa campagne de Pregny, des réceptions à Genève et des promenades sur les deux rives. Dans ses aimables *Causeries d'un octogénaire*, le pasteur genevois Vernes-Prescott écrit à la date du 30 septembre 1812 :

« L'impératrice Joséphine est venue s'établir aujourd'hui à sa campagne de Pregny. Le colonel Saladin se prépare à lui donner un grand bal. En attendant, on s'amuse beaucoup de la promenade qu'on lui a fait faire à Lausanne.

A son arrivée en cette ville, le syndic, rencontrant un de ses municipaux, lui dit :

— J'ai compté sur vous, mon cher Buttica, pour faire voir à l'impératrice les principales curiosités de notre ville.

Celui-ci, très peu satisfait de cette mission, est allé en rechignant chercher l'auguste voyageuse pour la conduire à la promenade de Montbenon.

— Vous ne voyez là, lui a-t-il fait observer, que des vignobles qui donnent un vin assez plat¹. Mais si Votre Majesté regarde là-bas, à gauche, elle découvrira les vignes de Lavaux et plus loin d'Yverne. Puis, en regardant ici, à votre droite, vous avez La Côte. Ces trois vins sont bien bons, mais à vous dire la vérité, c'est le Lavaux que je préfère. Ils répètent partout qu'il est violent, et qu'il porte à la tête. Eh ! bien, tant pis, c'est le Lavaux que j'aime le mieux. »

Bienfaisance d'autrefois.

Nous extrayons du *Journal de Lausanne* de 1788 le billet que voici, adressé à son rédacteur :

A Monsieur Lanteires,

Lausanne, le 15 janvier 1788.

Vous m'avez remis, Monsieur, un louis neuf destiné par le donateur anonyme à encourager au travail quelque famille pauvre de cette ville, et je dois faire connaître l'emploi que j'en ai fait : la moitié a servi à payer un apprentissage de filature ; l'achat d'un rouet, et d'une livre de coton, à la famille Duperhus. J'ai donné l'autre moitié à la femme de Jean Molle, mère de huit enfants, sur le témoignage que veuve Pertuson, Campart et Duvoisin m'ont rendu de son activité au travail et de ses besoins. J'espère que cette distribution satisfera le bon citoyen qui, de sa

¹ Le petit vignoble de Montbenon, propriété de la ville de Lausanne, a disparu complètement pour faire place aux platebandes des jardins communaux. Sa superficie avait déjà été notablement réduite, il y a une quarantaine d'années, lors de l'agrandissement de la promenade.

retraite philosophique, s'occupe à éloigner la paresse et la mendicité de nos foyers. D. L.

Comme on le voit, en ce temps-là on faisait beaucoup de choses avec peu d'argent.

PÉNIBLIO

(Patois du district de Grandson.)

S'è vo volliai savai commin Djan Portetta a gagni son sobriquet dè *Péniblio*, eh bin atüta chtazicé :

Prémirémint faut savai què liai ai z'inveron dé 'na soissantanna d'an, qu'on allavè tu lè z'an ai revuè, ai z'avan-revuè, ai rasseimblèimint militèro, lè z'ariondissemint avan 'na musica militèro. Clla zitiè dè Grandson sè recrutavè à la Saintècrai et clla dè Verdon sè recrutavè in Verdon et din lè z'inveron, mimamint canqu'à Grandson.

Djan Portetta étai dè Grandson, et comin l'anmavè bin oûrè la musica l'a fè tsemin et manairè po itrè regu din clla dè Verdon. Quand bin n'è savai pas djuvè, sè piassa dè fèrè à simblilian. Suffit què fut regu. N'avai mint d'instrumint ; mais la musica in avai prâo : dai clarinettè, dai cornet, dai trompettè grossè et pètitè, quatre zonnàn, po la bassa, etc. Justamint in dè chteun quatre z'instrumint étai vaquin ; cf qu'in djuvivè étai fro dâo service, et priront Djan Portetta po lo rimplaci.

Su lo rin, lo piagaront intrè dot tot bon : intrè Dzàquè Réssè et François-Louis Vingre, et dissè n'vai qu'à gonflià sè djoûtè et à lûdzf la colissè dè son zonnàn dè tin z'à autro. Lo chef liai baillivè cauquè leçon et in sèvèssin bin lè répètèchon, l'est oncouèra arrevà à fèrè sa partia tant bin que mau. Mais vouaitiè qu'à n'abbai dè Verdon, iô la musica djuvivè à la cantina ; lo Dzàquè Réssè va, a n'on certin momin, vè sa tanta qu'étai couzènnairè lè, et liai prin, in catson, 'na patta à relavà, et poui revint à sa pliachè et tè fourrè chta patta, bin in catson assè in-n'an què put, din lo pavillon dâo zonnàn à Djan Portetta. Iô quand l'uront raccomincé à djuvè, lo pouro Djan avai biô gonflià sè djoûtè commin dai mètsè dè pan ; pas fotu dè fèrè à saillè on son ! Et l'a tot parai fè à simblilian dè djuvè, por cin què l'étai âo premi rin, po nè nion pensènnà avouè sa colissè et qu'on l'èrai remarquà sè n'avai pas djuvè.

Quand la martsè fut finia, Vingre sè virè contrè Djan et liai fâ :

— Etai-te pas biô, cf bocon ?

— Oi, mais péniblio !

Ora, vo repondo què n'y a falliu nè prîdzo nè mènichtrè po batsf lo pouro Djan Portetta. S. G.

L'anecdote. — L'ami en visite vient de raconter une anecdote un peu risquée, en présence de Mme X. et de sa fille (dix-huit ans).

La mère s'est mise à rire.

La fille, d'un ton sévère :

— Je t'en prie, maman...

La promenade.

La promenade est un passe-temps pour les pieds. C'est la nourrice des cordonniers, le rendez-vous des amants, l'entremetteuse des folles intrigues, la consolation des jeunes veuves, le pèlerinage des femmes coquettes, le paradis des femmes galantes, le purgatoire des maris jaloux, la grande affaire des fainéants, et la galère des paresseux. Elle réjouit la vue, divertit souvent les oreilles, conserve la santé. Elle assaisonne un ragoût mieux que le premier cuisinier du monde. Elle est la foire des limonadiers et une loterie de biscuits. Le matin, elle est modeste ; le soir, enjouée, badine, gaillarde ; au retour elle recommande le fauteuil et fait du lit un objet de tentation. En été, elle régale ses amants de la poussière, et de rhumes en hiver. Le souper est son fils, et le sommeil est son petit-fils. Ses armes sont les éventails, et le parasol est sa couronne. Enfin, c'est le plaisir de la jeunesse et le crève-cœur des gouteux, qui envoient promener tous ceux qui aiment la promenade.

OXENSTIERN (1641-1707).

EXTRAIT

DE

LA PINTÉ OU L'ON VA

ou le Poêle à Jean-Pierre,

maître cordonnier en fait de ressemelage.

(Brochure, in-8, imprimée en 1801.)

II

SCÈNE X

Les précédents acteurs. *Anne-Marie, femme de François-Louis Piouta.*

ANNE-MARIE (entre en criant).

Eh ! à dieu mé rindô !... François-Luvi !... cliau bregan... François-Luvi !... lûdiable lè pringnè tû !... lè pringnè tû avouè... François-Luvi, François-Luvi, donc.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA (buvant).

Quà te ? te rèle comin n'a pataila.

ANNE-MARIE (pleurant).

Héla, mon Dieu ! yé prau dé qué brama. Cliau canaille, cliau mobile (corps de militaires volontaires), que son per tzi nò, que devouron tû !

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA (ivre).

Qué tzin que te di ?

ANNE-MARIE (pleurant).

Oï bin ma fai, que lai son.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Tzi nò ? — né pas veré.

ANNE-MARIE.

Lô tzanere là mintà que dio. Son dza tzi nûtré vezin, que l'on prai lè saussessè, lè jambon ; l'on vouillu avai de la tzé frétze, non rin vouillu dé bacon, l'on teri lo sabro ; l'on fè na vià (*en sanglotant*), ô mon Dieu !

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Seson tzi lo vezin, ne vignon pà por nò; cé por lé zarico. Nossé pa pouaire; savon prau que yé segni la petetion: *que su on tot bon patriote.*

ANNE-MARIE.

O cin nai fa rin; von tzi lé patriote, tot comin tzi lé zôtro.

DANIEL FANTIN.

Ye fon don a ce pi que la grailà, que tzi dessù lé crouyô è dessù lé bon.

ANNE-MARIE (*soupirant*).

Eh, mon Dieu! ète possiblo din stû mondo! — dion que son à la decréchon.

DANIEL FANTIN.

Dion la veretâ dû que fon to a decrétré.

ANNE-MARIE.

Son zolâ au tzaté; non trovâ nion qué lo coché; lai yon prai dozé sâ d'aveinâ; lai yon bailli ne sé guéro dé coû per la titâ; l'on fé à sagni per to. Lo signeu qué à la vella a cuedi écriré nâ lêtra au generâ; que n'étaï pa on refratéro; que n'avai rin segni de brouillieri, que létai por lé cincé dû que nin dai min lû, et que to lo veladzo lai in dai; lo generâ na rin voilliû acuta, la pire de au vôleit dé tzambrâ quavai aportâ la lêtra, que failliaï deré à monsieu que lai baillivé bin lo bon vépro è que voilliû bin bairé à sa santâ; è pui sâ son buetâ ne sé guéro à trabliâ. Yo fon lé nâ viâ quon lè zoû bramâ du tzi no: la Djeanôton que baillé à medzi ai pudzené dau tzaté à éta d'obliedzi dé lé mena vaire lé pudzené è lé pindzon, yo lo to tiâ, lon fé on sacadzo, ô mon Dieu! on ne sa que sé deré. Lon fé a chautâ la sarailie de la cavâ, bai von, fon na viâ dé mêtzance.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Ah, lé baugro! se yété pire lé en faré bin atan qué leur.

SCÈNE XI

Les précédents acteurs. Toinon, âgé de 14 à 15 ans, fils de Piouta.

TOINON.

Père?

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA (*se relevant de terre où il était tombé*).

Vinte a ce bin mé ronnâ té?

TOINON (*il rit*).

Nâ.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Vautô baïre on véro dé vin por té féré foi. (*Toinon prend son verre et boit*). Toinon. Yô sante shiay mobile?

TOINON (*après avoir bu*).

Crayo que sin von.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Liâ te gran tin que lai son?

TOINON.

Dû que vo zité saillai stu bon matin; finnaminté que vo zira fro dau veladzo; que yé dza oyû lo taborin; ne savé pas 'cin que ciré: su quedi alla dessù lo môti, è lé zé vu que vegnivon avon lo tzeimin dai Craisétté. Astou que son arrevâ sé son buetâ à corré din lé méson, yo lon prai to cin que lon pû impuégni. Lé féné bramâvon; leur trêzon lau sabro: voitivon per to, dézo lé gli; dézo lé trabié, au saire to, au gardarobâ; prengnion lo pan, lo fremadzo, lé zabi, lé tzeimisé. Non rin laissi à nion.

FRANÇOIS-LOUIS PIOUTA.

Ah, lé baugro! mon te prai ma cazacâ dé medzelannâ; quétai déconté la poirtâ?

TOINON.

O, na; ne son pà intrâ tzi no. Quan lé zé vû veni, mé su sondzi dé féré lo redan; yé buetâ ma viglie cazacâ; lé zé roucanna; mon baigli dai coû dé pi au cû; ma cin ne mé fazai rin; fezé adé lo pouro déveron noutrâ poirtâ. é ne

pa zintra porcin que dezé que niaivai rin tzi nò qué dai poitû. (*Il rit et les paysans aussi.*)

DANIEL FANTIN.

Ma fai; lin on prau, nin voglion pa mè.

TOINON.

Lien a you dé stau compagnon que nò za bin fé à riré. Lé intrâ tzi Jaque à la Cussa; la roilli là fénâ, lé za tû aqueillai défro, è pui sé buetâ à robâ to cin que la pû. Ne sé pa comin cin è zâlâ; létan à la queri me nonkliô lô municipau, è buenadrai dé dzin vegnivon avodé lû. Lé zinfan saillivon dé lécoulà. Voique mon estafié qu'avai rimplia sé catzété, è pui l'avai tan buetâ dafféré din sé tzocé que ne poyai pa sé rëmuâ. Tantia que l'a volitû martzi, èt voique latatze de sé tzocé qua rontû; è pui la laissi tzairé na tzeimise au père-gran, è ne sé guéro dé bâ à lonklie Toubie, è pui na malotâ dé burô que l'avai catzi din sé tzocé: tû lé zinfan sé son buetâ à bramâ apré lû: lû sé buetâ à coré è lé zinfan apré lû, que criavon: kaka burô, kaka burô; yo stû compagnon avai nâ vergognâ, è fueyessai tan que médi poyai per lé véguié de la Rioitâ, 'per lé Rapé tôtamon canqué au boû dé la Fivâ, è pui ne lon pluie revû. (*Tous les paysans rient avec Toinon.*) A çâ mè fô retornâ viâ, orâ que yé bin bu. — Atzivo à tû.

DANIEL FANTIN.

Adieu, tin adrai té tzocé, que l'attatze ne ronté pâ.

TOINON.

Ne fau pa apriandâ, nè min dé malotta din mé tzocé; to cin qué dedin ne vau pa tzchaire. (*Il sort.*)

Pudeur patriotique.

La belle maison, de construction récente, abritant le « Restaurant lausannois », rue Haldimand, à Lausanne, occupe l'emplacement où se trouvait une construction misérable, qui jurait fort avec l'aspect du reste de la rue. Il y a un demi-siècle déjà, cette bicoque frappait désagréablement les regards des passants. Un étranger la considérait avec étonnement, en 1863.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-il à un habitant du quartier, qu'est-ce que cette maison qu'on semble avoir religieusement respectée, malgré la reconstruction de toute la rue?

N'osant avouer que les propriétaires n'avaient pas voulu s'arranger avec les constructeurs, le Lausannois répondit:

— Ça, c'est la maison qu'habitait J.-J. Rousseau lorsqu'il donnait des leçons de musique à Lausanne.

— Dans ce cas, riposta l'étranger, sa musique n'a pas été favorable à l'harmonie de votre quartier.

L'esprit chinois.

Un Vaudois, qui revient de Chine, nous écrit: « On dit les Français spirituels, et l'on a raison; mais écoutez les Chinois:

Ils comparent un prodige à une fusée.

Pour peindre une politesse affectée, ils disent que c'est « un bossu qui fait une courbette ».

Ils appellent un homme inoffensif et timide: un « tigre de papier ».

Ils disent d'un vantard: « C'est un rat tombé dans une balance et qui se pèse lui-même. »

A Lausanne, on dit des orgueilleux et des fats qu'ils montent sur le trottoir pour se regarder passer.

Devant le juge:

Le plaignant. — Monsieur le juge, je prends la liberté de vous faire remarquer que mon insulteur vient de nouveau de se servir à mon endroit du mot d'âne.

Le juge. — Qui vous dit qu'il vous visait? Vous n'êtes pas ici le seul âne.

LE MEURTRE

COMME nous venions de terminer notre partie de piquet, Flambart s'écria:

— A propos, vous savez... Chose, le banquier, a cassé sa pipe...

— Non!

— Parfaitement! Rupture d'anévrisme. Le temps de dire: « Ouf! » Fini, raclé, nettoyé! C'est effrayant de partir ainsi, sans même pouvoir dire bonsoir à la compagnie...

— Une belle mort, tout de même, exempte de souffrances, interrompit Lambert, l'ingénieur. La mort vraiment terrible est celle qu'on voit venir, la mort avec laquelle on entre en lutte, celle dont on sent l'étreinte inexorable se resserrer peu à peu. J'en parle en connaissance de cause. Je l'ai vue. Ses mains décharnées m'ont frôlé. Je l'ai vue, oui, comme je vous vois là... Et j'ai été lâche, lâche... Je me croyais fort, courageux, raisonnable... Et j'ai hurlé d'épouvante...

Lambert se recueillit un instant, puis:

C'est, il y a quelques années, à l'Usine électrique de X. que le drame s'est déroulé. J'étais chez moi, occupé à vérifier des plans. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. On m'appela de l'Usine pour examiner un interrupteur dont le fonctionnement laissait à désirer. Je pars aussitôt, suivi de mon chien, le brave Zouzou, qui, tout heureux de l'aubaine, gambadait éperdument autour de moi. C'était une belle après-midi de printemps; arbres en fleurs, nature en fête, allégresse générale, une de ces journées bénies qui vous font trouver la vie belle et désirable.

Arrivé à l'Usine, je confie Zouzou au contre-maître et sans plus tarder je descends dans le petit local affecté aux câbles conducteurs de courant, sous le tableau de distribution. Et quel courant! 13,000 volts! La foudre emmagasinée dans un espace de quelques mètres carrés! On sait comment on entre là. On ne sait jamais si l'on en sortira vivant. La moindre imprudence, le moindre geste peut avoir des conséquences fatales. Le court-circuit est là qui vous guette. Toucher aux conducteurs c'est déclencher le feu céleste, provoquer l'irréparable catastrophe. Les ténèbres sont cruelles aux faiseurs de lumière. Et quand elles prennent leur revanche, malheur à ceux qu'elles ont choisis pour victime...

L'interrupteur, en effet, fonctionnait mal. J'm'efforçai de trouver le diagnostic, quand un joyeux aboi me fit brusquement me retourner. Zouzou, mon bon Zouzou, échappant à son gardien, bravant la consigne, venait de pénétrer dans le souterrain. Frétillant, quêtant du regard mes caresses, il se rapprochait, inconscient du danger.

J'eus aussitôt la vision de l'inférieure tragédie qui se préparait.

— Il va se rapprocher encore, pensai-je, me toucher, entrer en contact avec les conducteurs. Nous sommes perdus!

J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les bêtes et Zouzou était pour moi un ami véritable. Mais en ce moment toute ma tendresse s'était évanouie, avait fait place à une haine féroce, implacable. Oh! me défaire de cet animal de cette bête malfaisante dont l'affection stupide allait causer ma perte. Je songeai:

— Là-haut, sur la campagne en travail, le soleil déverse sa chaleur et sa joie. L'amour chante dans les cœurs. La nature se réveille, la vie reprend ses droits. Toi, tu vas mourir...

Il faut avoir vécu ces instants-là pour en comprendre toute l'horreur. Mourir! J'étais jeune, vigoureux, plein d'espoir. Et il fallait mourir! Je me représentais les flammes jaillissant soudain de ces câbles inoffensifs en apparence qui recélaient toutes les colères du ciel. Mourir! Il fallait mourir! Une révolte me saisit. Tout près, dans la salle aux machines, il y avait